LA VIE ET LES TRAVAUX

D'ANDRÉ-MARIE

AMPÈRE

PAR

C.-A. VALSON

DOYEN DE LA FACULTÉ CATHOLIQUE DES SCIENCES DE LYON

NOUVELLE ÉDITION

LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE & CLASSIQUE

Emmanuel VITTE, Directeur

Imprimeur-Libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon.

3 ET 5, PLACE BELLECOUR, 3 ET 5.

MCMXCVII

APPENDICE

MÉMOIRE INÉDIT D'AMPÈRE

SUR LES PREUVES HISTORIQUES DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME

Première partie : Preuves tirées de l'Ancien Testament. — Deuxième partie : Preuves tirées des écrits des ennemis du Christianisme. — Troisième partie : Preuves tirées des Chrétiens.

PREMIÈRE PARTIE

PREUVES TIREES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Les preuves historiques du Christianisme peuvent être classées en trois grandes divisions : les témoignages donnés à la divinité de Jésus-Christ avant son avènement ou les prophéties; ceux que nous offrent les écrits des adversaires de la religion qu'il a instituée ; ceux enfin que nous trouvons dans les livres sacrés, où des témoins oculaires ont consigné le récit de ses actions et des prodiges qui ont servi de preuve à sa mission.

Chacune de ces divisions, pour être traitée convenablement, exigerait un long Mémoire ; je me bornerai à donner ici une esquisse de la première.

Les livres de l'Ancien Testament n'ont pu éprouver aucune altération depuis une époque bien antérieure à l'avènement de Jésus-Christ. Les prophéties ont été conservées par les ennemis les plus acharnés du Christianisme, et ces ennemis ont eu tant de respect

pour les livres où elles étaient contenues, qu'ils n'ont jamais songé à en retrancher, dans aucun exemplaire, les passages favorables aux chrétiens. Comment ce même respect, joint à l'intérêt de leur doctrine, ne les aurait-il pas mis encore plus en garde contre les altérations que ces mêmes chrétiens auraient voulu faire passer dans leurs livres? Une preuve de ce respect extraordinaire, et des précautions prises par les Juifs pour conserver le texte sacré dans toute sa pureté, c'est la patience singulière qu'ils ont eue d'en compter toutes les lettres, et d'en marquer le nombre à la fin de chaque livre, pour éviter toute intercalation, même d'un seul mot.

Les exemplaires se trouvant dispersés dans tous les pays habités par les Juifs, au temps où le Messie vint sauver et éclairer le monde, s'il y avait eu des altérations dans quelques manuscrits, auraient-elles pu s'étendre simultanément à tous? Surtout si l'on fait attention au grand nombre de témoignages qui existaient alors dans toute l'Asie, où on lisait l'Ancien Testament tous les jours de Sabbat; lectures qui furent l'un des principaux moyens employés par les apôtres pour la conversion des Juifs.

Si les Juifs s'étaient servi de copistes chrétiens, on pourrait soupçonner quelque supercherie de la part de ceux-ci, quoique encore il fallût faire l'absurde supposition que ces copistes s'étaient accordés à faire les mêmes changements, au même instant, dans toute l'étendue du monde connu, et à brûler tous les originaux sans que ceux qu'ils trompaient s'en fussent

aperçus. Mais tout le monde sait que les Juifs ont seuls entendu leur langue à l'exception de quelques savants, que seuls ils ont transcrit les manuscrits dont ils ont fait usage. Dira-t-on qu'en les transcrivant ils ont pris plaisir à y insérer des preuves irréfragables que Jésus-Christ est ce même Messie tant prédit par les prophètes?

Tout Juif était obligé de transcrire, une fois en sa vie, leurs livres saints; qu'on juge, par leur respect comme par leurs lois, avec quelle attention ils s'acquittaient de ce devoir, et combien les exemplaires devaient être multipliés dans toutes les parties de l'ancien continent, à l'époque où le Christianisme s'est répandu dans l'univers. En supposant que les chrétiens, d'un coup de baguette, aient altéré, à la fois, presque tous ces manuscrits, il suffisait qu'il en restât un seul pour que la fraude se découvrît, pour que les rabbins, pressés par les arguments des chrétiens de tous les temps, à partir des apôtres, fissent toutes les recherches possibles pour trouver des variantes qui diminuassent leurs embarras; et, s'ils en avaient trouvé, n'auraient-ils pas dit aux Juifs, qui ne voyaient que par leurs yeux, et avaient autant d'intérêt qu'eux à découvrir la fraude : voilà les seuls exemplaires que vous deviez copier; brûlez et détruisez les autres? Et les Juifs n'auraient-ils pas bientôt multiplié le nombre de ces exemplaires authentiques?

Mais, dira-t-on, qui nous prouvera que les exemplaires répandus dans les Synagogues, et dans les mains des Juifs, de Pétersbourg à Madras, d'Ams-

terdam à Pékin, contiennent effectivement ces traits si frappants et si décisifs en faveur des Chrétiens ; qui nous le prouvera? — Les efforts mêmes qu'ont faits, depuis deux cents ans, avec une fureur nouvelle, tous les adversaires du Christianisme. Que de recherches n'ont-ils pas faites, sans doute pour trouver des monuments qui leur fussent favorables ? Un seul exemplaire, en Europe, contraire aux autres en ce qui est relatif aux caractères du Messie, n'aurait-il pas été découvert ? Et avec quelle jubilation n'aurait-il pas été publié ? Il faut bien qu'on n'ait rien trouvé de pareil puisqu'on ne nous a rien opposé à cet égard. Dira-t-on que Spinoza et Bayle manquaien d'érudition et de connaissance des livres juifs ?

Après cet amas de preuves irrécusables, parlerai-je de celle qui en fait en quelque sorte le complément ? De cette traduction fameuse faite par les ordres de Ptolémée Philadelphe, trois cents ans avant Jésus-Christ ? Non, car je me suis trop exposé au reproche que faisaient les Lacédémoniens à l'orateur qui voulait louer Hercule.

Rassemblons maintenant quelques-uns des titras des livres de l'Ancien Testament qui désignent évidemment Jésus-Christ. Il suffit pour cela de les ouvrir au hasard ; partout ces traits y sont semés par la main de l'éternelle bonté qui ne laisse jamais dans les ténèbres le juste qui espère en elle.

(Suivent les citations tirées des livres sacrés : *Les Psaumes de David*, — *Isaïe*, — *Jérémie*, — *Osée*, — *La Genèse*, — *Daniel*).

DEUXIÈME PARTIE

PREUVES TIRÉES DES ÉCRITS DES ENNEMIS DU CHRISTIANISME

Mon but, dans cette seconde partie, est d'examiner les témoignages qu'ont rendus au christianisme ses plus cruels ennemis.

Ces témoignages seraient superflus, si la même bonne foi qui préside aux discussions sur les vérités historiques, indifférentes à la morale et au bonheur du genre humain, régnait dans les discussions qui nous occupent. Les faits de César ne nous ont été transmis que par des historiens romains; ceux de Charlemagne, que par des Français; et personne ne doute cependant de leur vérité. Pourquoi douterait-on de ceux de Jésus-Christ, d'après les seuls récits des hommes qui l'avaient vu avant et après sa résurrection, qui avaient conversé, bu et mangé avec lui; des hommes enfin qui n'avaient embrassé sa doctrine

qu'à la vue des miracles qui l'autorisaient et qui ont donné leur vie pour preuve de la vérité de ce qu'ils avaient annoncé au nom du Très-Haut? Mais, je le sais, l'incrédulité veut toujours de nouvelles preuves; elle voudrait que les miracles lui fussent attestés, non par ceux que ces merveilles ont convertis, mais par des hommes qui seraient restés Juifs ou païens après les avoir vus. Comme si l'on pouvait donner une plus grande preuve de la vérité des faits dont on a été témoin, que d'abandonner, en les voyant, les opinions les plus profondément enracinées, que de quitter, ou une religion aussi ancienne que le monde, ou une religion dont l'origine se perdait également dans la nuit des temps, et qui d'ailleurs était aussi favorable à tous les penchants qui maîtrisent les hommes que flatteuse pour leur imagination par ses ingénieuses fictions.

Cette prétention de demander les preuves du christianisme à ceux mêmes que leur orgueil ou leur dépravation a engagés à en rejeter les dogmes et la morale paraît d'abord une demande absurde, faite par des gens déterminés à ne jamais se rendre; car, quelle apparence que ces malheureux, qui ont rejeté la lumière, lorsqu'elle s'offrait à eux, aient, tandis qu'ils persistaient dans leur aveuglement, avoué les faits où était écrite leur condamnation? Eh bien! la Providence, qui ne voulait pas qu'aucun genre de preuves manquât aux vérités auxquelles était attaché le salut du genre humain, a permis qu'ils tombassent dans cet excès d'aveuglement, pour prévenir le nôtre.

Heureux! si nous profitons des monuments qu'ils nous ont laissés, au lieu de suivre leur déplorable exemple. Je me bornerai à citer quelques-uns des passages qu'on trouve dans les auteurs juifs ou païens, relativement à Jésus-Christ; passages dont les moins frappants, puisqu'ils ne peignent Jésus-Christ que comme un artisan qui a été crucifié, sont cependant plus que suffisants pour mettre dans tout son jour l'absurdité de l'opinion, aujourd'hui à la mode, que Jésus-Christ est un personnage imaginaire, et qui est le seul moyen qu'ont trouvé les philosophes modernes pour esquiver les arguments dont ils voyaient leurs systèmes prêts à être accablés.

(Suivent les citations empruntées à Tacite, — Celse, — Julien, — Dion-Cassius, — Le Phlégon, — — Joseph, Le Jepher-Toldon-Jeschu, — Ammien-Marcellin, etc.) puis l' auteur ajoute :

Les païens rendent une autre sorte de témoignage aux chrétiens, lorsqu'ils décrivent leur vertu. Pourrai-je me refuser de tracer des tableaux si doux à des cœurs chrétiens, quoique puisés dans les écrits de leurs persécuteurs?

Julien dit, dans une lettre à Arcadius de Galatie, que l'hospitalité, le soin des sépultures, la pureté des mœurs, et la bienveillance exercée, même envers les païens, par ceux qu'il appelait les sectateurs de l'athéisme, étaient les plus grands obstacles au rétablissement des opinions qu'il voulait faire revivre. Il reproche aux prêtres païens de ne pas suivre leur exemple.

« Passage de Lucien : C'est une chose incroyable que le soin et la diligence que les chrétiens apportent à secourir ceux d'entre eux qui sont prisonniers; ils n'épargnent rien en pareil cas. Car ces malheureux sont fermement persuadés qu'ils jouiront un jour d'une vie immortelle. C'est pourquoi ils méprisent la mort avec un grand courage, et s'offrent volontairement aux supplices. Leur premier maître leur a mis dans l'esprit qu'ils sont tous frères. Après, ils se sont séparés de nous; ils rejettent constamment les dieux des Grecs et n'adorent que le séducteur qui a été crucifié; ils règlent leurs mœurs et leur conduite sur ses lois. Ainsi ils méprisent tous les biens de la terre et les mettent en commun... »

Qui croirait que cette peinture a été tracée, non par l'écrivain qui racontait ainsi (1) les vertus des premiers chrétiens, mais qu'elle est l'ouvrage d'un auteur qui ne cherche qu'à rendre les chrétiens ridicules, en les peignant comme des dupes, dont le premier misérable pouvait accaparer tous les biens en leur faisant accroire qu'il parlait de la part du Ciel.

La Lettre de Pline à Trajan, et le Rescrit de l'empereur Antonin, en faveur des chrétiens, sont connus

(1) Act. Apost. — C. IV. — v. 32, 34, 35.

32. « Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una; nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia.

34. « Neque quisquam egens erat inter illos. Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant vendentes, afferebant pretia eorum quæ vendebant.

35. « Et ponebant ante pedes Apostolorum. Dividebatur autem singulis prout cuique opus erat. »

de tout le monde; mais il manquerait quelque chose à mon ouvrage, si je passais entièrement sous silence ces monuments des mœurs des chrétiens ; je n'en citerai que quelques lignes.

« Rescrit d'Antonin. — Ils aiment mieux être déférés et condamnés à mort pour le nom de leur Dieu que de demeurer en vie. Ainsi ils remportent la victoire plutôt que de faire ce que vous désirez.

« Il est aussi à propos de vous donner des avis touchant les tremblements de terre, présents ou passés. Comparez la conduite que vous tenez en ces occasions, avec celle que tiennent les chrétiens. Au lieu qu'alors ils mettent, plus que jamais, leur confiance en Dieu, vous perdez courage ; aussi il semble que, hors ces calamités publiques, vous ne connaissez pas seulement les dieux ; vous négligez toutes les choses de la religion, et vous ne vous souciez point du culte de l'Immortel ; et, parce que les chrétiens l'honorent, vous les chassez et vous les persécutez jusqu'à la mort. »

« Lettre de Pline. — Ils ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du vin à votre image que j'avais fait apporter avec les statues des dieux. Ils se sont encore emportés en malédictions contre le Christ; c'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens...

« Ils assuraient que toute leur erreur, ou leur faute, avait été renfermée dans ces points : à un jour marqué, ils s'assemblaient, avant le lever du soleil, et

chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme s'il eût été Dieu ; qu'ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt ; qu'après cela, ils avaient coutume de se séparer, et ensuite de se réunir pour manger en commun des mets innocents. »

La comparaison qu'Antonin fait, des règles de conduite des chrétiens et de celles des païens, prouve que les premières étaient alors connues de tout le monde, et explique par là comment son successeur, Marc-Aurèle, a pu étonner les païens par la plus belle morale qu'un des leurs ait enseignée au genre humain. Mais qu'est-ce encore que cette morale en comparaison de celle de l'Homme-Dieu ?

Telle est la question que M. C. (1) doit examiner, et qui mettra le sceau aux preuves de la divinité du christianisme. Heureux si, en imitant les vertus des premiers chrétiens, nous pouvons mériter d'avoir été appelés aux mêmes lumières, et si nous savons nous en servir comme eux pour obtenir le même bonheur !

(1) Autre membre de la « Société chrétienne. »

TROISIÈME PARTIE

PREUVES TIRÉES DES ÉCRITS DES CHRÉTIENS

Tous les genres de preuves se réunissent en faveur du christianisme. Le métaphysicien n'aurait besoin, pour voir la vérité, que d'examiner la manière dont cette divine religion explique à la fois la grandeur et la bassesse de l'homme, et l'idée qu'elle nous donne des rapports de Dieu avec ses créatures, et des vues de la Providence.

Pourquoi l'homme pourrait-il embrasser tous les siècles dans sa pensée, s'il était borné à une existence de quelques années ? Pourquoi, s'il est né pour de plus hautes destinées, ses penchants le courbent-ils presque partout, et à toutes les époques, sous le joug honteux des passions les plus viles ? Peut-on méconnaître, dans cette funeste dépravation, que le philosophe ne peut contempler sans rougir, en quelque sorte, d'être homme, les plaies profondément ulcérées

qu'a faites à la liberté et à la conscience de cet être créé avec des facultés si sublimes, la chute malheureuse dont la révélation nous a dévoilé le mystère? Telle était la démonstration qui plaisait à Pascal. Il sentait que, sans ce que le christianisme nous apprend de ce que l'homme doit être, et de l'événement qui l'a dégradé, on ne saurait concevoir comment la même intelligence, la même volonté, qui animaient Newton et Vincent de Paul, se pervertissent au point de donner naissance à ces monstres de cruauté ou de dépravation qui, mille fois au-dessous des plus vils animaux, ont été l'horreur de leurs semblables, ou la honte de l'humanité.

Un autre genre de preuves frappera l'homme en qui le sentiment du beau moral n'a point été émoussé par l'égoïsme et les vices dont la société l'a entouré. Il dira : un homme aurait-il conçu cette morale? Si elle n'était descendue du ciel, de qui serait-elle l'ouvrage? « Ah! si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ ont été celles d'un Dieu. » Telles sont les raisons, sans doute, que l'âme de Fénelon aimait à méditer. Telles sont les preuves qui auraient fait tomber Rousseau aux pieds d'un prêtre pour lui dévoiler des actions qu'il a follement étalées aux yeux de ses concitoyens, si son orgueil avait pu supporter la pensée qu'un homme sur la terre pût l'égaler en vertu. Le philosophe qui, éclairé du flambeau de l'expérience, sera descendu dans les replis du cœur humain, qui aura analysé les ressorts qui agissent sur lui, et qui aura étudié les

effets de ces passions terribles qui exercent si souvent sur lui l'empire le plus absolu, sera encore plus frappé de la manière dont le christianisme s'est établi, et dont il se maintient sous nos yeux, malgré tous les efforts de ces passions conjurées contre lui. Il ne voudra pour preuves du christianisme que ses merveilleux effets sur les mœurs des Romains, sous les premiers empereurs, changées en celles des anachorètes de la Thébaïde; les filles romaines, élevées dans le luxe et tous les raffinements de l'art de plaire, courant au martyre; ces philosophes, si fiers des systèmes par lesquels ils prétendaient tout expliquer, ployant leur raison sous le joug des mystères; tous les hommes renonçant à tout ce qui flattait leur sens et leur orgueil; renonçant, ce qui n'est peut-être pas moins difficile, aux préjugés les plus profondément enracinés; le Grec brisant ses poétiques idoles, et le Juif embrassant, comme un frère, un gentil, un incirconcis !

Mais parmi ces preuves, les seules qui puissent être appréciées par tous les hommes, et que leur simplicité met à la portée des hommes les moins instruits, en même temps qu'elles feront l'éternel désespoir de ces savants infortunés qui cherchent dans leurs vaines connaissances des armes contre le Seigneur et contre son Christ, ce sont les preuves de fait.

Les guérisons miraculeuses, la résurrection de Lazare, celle de l'Homme-Dieu lui-même, saint Paul converti par la voix du Ciel suspendant le cours ordinaire de la nature, et de nouveaux miracles attestant partout la vérité de la mission des apôtres : voilà des

faits, sur lesquels il suffit de consulter l'accord unanime de tous les témoignages de l'histoire.

J'ai rassemblé, dans la seconde partie de cet essai, quelques-uns des passages des auteurs juifs et païens, où ces ennemis du Christianisme attestent eux-mêmes les faits qui en démontrent la divinité.

Je vais examiner la force des témoignages des auteurs qui lui ont rendu un double hommage, et qui, non contents d'en raconter les triomphes, en ont reconnu la vérité et professé la doctrine. Il semble d'abord que l'intérêt qu'ils devaient prendre aux progrès de la religion qu'ils avaient embrassée diminue la confiance que devraient inspirer des témoins oculaires, mais une considération bien simple détruit cette objection. La plupart n'étaient pas nés chrétiens, et ils n'ont changé qu'à la vue de ces mêmes faits, examinés alors avec les préjugés de leur première éducation, et la prévention alors générale contre le Christianisme. Entrons d'ailleurs dans le détail des circonstances où se trouvaient les premiers écrivains des faits qui en ont suivi immédiatement la naissance, et voyons s'il leur a été possible d'en imposer, et si même il était possible qu'ils en eussent envie.

Les hommes ne se portent à tromper que quand ils y sont poussés par un intérêt quelconque. Ceux qui, comme Mahomet et tous les hérésiarques, après avoir vu que les miracles de Moïse avaient éternisé ses lois, et que ceux de Jésus-Christ et des apôtres avaient converti l'univers, ces hommes, dis-je, espérant des honneurs et des richesses, s'ils acquéraient

des partisans, pouvaient être portés à feindre des miracles. L'historien d'Apollonius, pour s'opposer au triomphe des chrétiens, pouvait en attribuer à cet extravagant, trente ans après sa mort; mais quel motif pouvait porter les chrétiens à mentir? Au lieu des honneurs et des richesses qui devaient être le prix des mensonges de leurs adversaires, les leurs, si les témoignages qu'ils rendaient à Jésus-Christ avaient été contraires à la vérité, ne pouvaient les conduire qu'aux plus affreux supplices, et à des supplices accompagnés de tous les genres de moqueries et d'opprobres. Mais, dira-t-on, ils espéraient des biens éternels. — Des biens éternels pour prix du mensonge! quelle démence, lorsqu'on voit la pureté de la morale de ces hommes qui regardaient au contraire le mensonge comme digne d'être puni par des flammes éternelles! S'ils mentaient, ils se privaient, d'après cette doctrine même, à laquelle ils sacrifiaient leur vie, de ces biens de l'immortalité, les seuls qu'ils ambitionnassent, comme le prouvent toutes leurs actions. En sorte qu'on ne peut sortir de ce dilemme : s'ils désiraient des biens, des honneurs temporels, s'ils fuyaient les douleurs de ce monde, ils devaient renoncer à leur foi; s'ils cherchaient les biens éternels, s'ils craignaient l'enfer, ils ont dit la vérité. Quelle différence entre les apôtres qui ne pouvaient rien espérer en ce monde, et les imposteurs qui voyaient des trônes et des empires, s'ils parvenaient à tromper les peuples!

On objectera que toutes les sectes ont eu des martyrs; mais, parmi ces martyrs, pourra-t-on citer,

hors du christianisme, un seul témoin oculaire d'événements surnaturels à l'égard desquels on puisse en imposer aux hommes. On n'a pas assez remarqué cette différence. Tout homme qui meurt pour une opinion, la croit. Si celui qui meurt parce qu'on lui a dit que Mahomet est un prophète, prouve qu'en effet on le lui a dit, l'apôtre qui mourait, en attestant qu'il avait vu Jésus-Christ ressuscité, prouve qu'il l'avait vu, car on ne peut pas croire un fait, comme l'ayant vu, sans l'avoir vu en effet.

Les apôtres n'ont pu vouloir tromper le monde, parce qu'ils ne pouvaient rien espérer d'heureux pour eux, ni en ce monde ni en l'autre, de leur mauvaise foi, et qu'elle les exposait au contraire, et en ce monde et en l'autre, d'après leur propre croyance, à des tourments aussi effrayants qu'inévitables; mais, en supposant qu'ils eussent pu en avoir la volonté, auraient-ils pu réussir à nous tromper? C'est ce qui me reste à examiner.

Les quatre Evangiles ont été écrits par des hommes qui ne se sont point communiqué leurs récits, comme le prouvent les différences de quelques circonstances qu'on y remarque, et que l'Esprit-Saint, qui les inspirait, a permises sans doute pour être une preuve irréfragable de non-connivence des auteurs sacrés. Chacun racontait les faits dont il se souvenait, et y joignait les circonstances dont il avait conservé la mémoire. Comment tous les faits vraiment importants, et la plupart des circonstances accessoires se retrouveraient-ils dans ces récits divers, si chacun y avait

inséré des histoires composées à plaisir? Si le fait de la vie de Jésus-Christ était vrai, et les miracles ajoutés par les écrivains, on trouverait plus d'accord sur les faits vrais que sur ceux qu'on y aurait joints, ou, si ceux-ci y avaient été ajoutés après coup et à dessein, on y retrouverait un parfait accord qui les distinguerait des autres faits. Au lieu de cela, il y a la même ressemblance des faits principaux, la même diversité dans les petites circonstances; il y a, à cet égard, une entière parité dans tout ce que rapportent les évangélistes; et, s'il est prouvé que Jésus-Christ a existé, il l'est qu'il a ressuscité Lazare, qu'il s'est ressuscité lui-même, et que ses apôtres ont étonné l'univers par d'inexplicables merveilles.

Il est naturel que nous croyions avant d'avoir examiné les preuves de notre religion, parce que nos pères nous l'ont inculquée; mais ceux que les apôtres ont convertis n'avaient pas été élevés dans le Christianisme; il fallait, pour les rendre chrétiens, faire violence à tous leurs préjugés; et, lorsqu'on ne leur offrait qu'un entier renoncement à eux-mêmes et à tout ce que les hommes appellent bonheur, et qu'ils ne voyaient qu'une mort infâme et cruelle pour prix de leurs vertus, ils n'auraient pu être séduits par des mensonges dénués de fondement, car le peuple n'est crédule que pour les idées qui se rattachent aux opinions de son enfance.

L'existence des chrétiens actuels prouve que des hommes ont commencé à être chrétiens; l'histoire ne nous permet pas de douter que c'était dans le temps

des plus violentes persécutions. Interrogeons cette même histoire, pour savoir quels motifs les ont déterminés; car les récits de ceux qui ont été témoins, et même auteurs de ce changement, peuvent seuls nous en apprendre les motifs. Ils nous diront : tant de milliers d'hommes se sont convertis à la vue de tel miracle, tant à la résurrection de Lazare, tant lorsque saint Pierre guérit le boiteux assis à la belle porte du temple, etc. La vérité de ces récits n'est-elle pas prouvée par le fait même que ces hommes sont devenus chrétiens à cette époque, sans qu'aucun autre motif pût les y porter?

Les païens mêmes n'attribuent-ils pas les conversions opérées par saint Paul à ce qu'il était, disaient-ils, le plus habile des magiciens? Ils savaient, et par l'expérience qui venait de s'offrir à leurs yeux, et par la connaissance qu'ils avaient du cœur humain, que, sans miracles, il n'y aurait point eu de conversions. On doit regarder les faits contenus dans les Evangiles comme des faits racontés par plusieurs auteurs, témoins oculaires qui ne pouvaient avoir aucun intérêt à tromper, et tout à craindre, pour la vie dont ils jouissaient et pour celle qu'ils espéraient, s'ils ne disaient pas la vérité; par des auteurs qui, ne s'étant point communiqué leurs écrits, ne pourraient s'accorder comme ils le font, sur tous les faits principaux, s'ils avaient inventé les faits qu'ils racontent; enfin par des écrivains dont le témoignage, réunissant toutes les conditions possibles de crédibilité, ne peut être révoqué en doute sans détruire en

même temps la certitude de tous les faits historiques.

Mais c'est alors que se présente une objection : les récits des Evangélistes étaient conformes à la vérité, mais ils ont pu être altérés.

Ceux qui avancent une pareille supposition ne font pas attention que, lors même qu'elle serait admissible, elle n'infirmerait que quelques parties du récit des écrivains sacrés, et qu'on n'en pourrait rien conclure contre la vérité des miracles, ni rien, par conséquent, contre la divinité de Jésus-Christ. En effet, si les miracles étaient racontés dans quelques passages isolés, on pourrait supposer que ces passages ont été intercalés. Mais quiconque a lu l'Evangile sait que tout l'ensemble de l'histoire de Jésus-Christ est un tissu de merveilles; et, comme l'a observé un écrivain célèbre, on ne peut effacer les miracles de l'Evangile, sans détruire ce livre divin. Il faudrait donc supposer que, malgré l'uniformité de style, de ce style où tout le monde reconnaît la simplicité de langage de la plus pure vérité qui ait parlé aux hommes, que, malgré l'enchaînement des faits qui rend presque toute intercalation impossible, il n'y a pas une page où l'on n'ait ajouté un fait controuvé, pas un verset, pour ainsi dire, qui n'ait été altéré, car, dans les passages où l'on ne raconte aucun événement surnaturel, on fait allusion à ceux où l'on en rapporte. Qu'on demande aux partisans de cette inconcevable supposition si cette altération s'est faite à la fois, et sur tous les manuscrits en même temps, ce qui est évidemment absurde, ou si

elle s'est faite successivement, et alors les changements n'ont-ils pas dû exister dans certains manuscrits, et non dans les autres? Les différences n'ont-elles pas dû se transmettre par des copies? Car apparemment, les chrétiens dispersés dans le monde alors connu n'allaient pas copier un exemplaire unique et conservé par ceux à qui on attribuait ces changements. Alors comment se fait-il que tous les manuscrits conservés dans tant de divers pays, différant de langage, et même d'opinions, puisque plusieurs ont fait secte à part depuis des époques très éloignées, comment se fait-il que tous ces manuscrits présentent une identité au moins égale à celle des manuscrits des auteurs profanes que le temps a le plus respectés? Et quelle différence à l'égard du nombre! Quelques exemplaires seulement de Virgile et d'Homère ont échappé au cours des années, et les exemplaires des livres du Nouveau-Testament, traduits en toutes les langues, ont été conservés en grand nombre chez les chrétiens de toutes les sectes et de tous les pays. Eh bien! des savants, que leurs vastes connaissances ont immortalisés, ont passé pour ainsi dire leur vie à chercher et à recueillir des variantes de l'Ecriture sainte; elles ont été imprimées d'après des exemplaires de toutes les langues connues, et l'on remarque avec étonnement qu'elles tombent presque toutes sur des mots transposés, ou remplacés par des synonymes, et qu'aucune ne change le sens.

Cette uniformité presque miraculeuse entre des sectes qui s'anathématisent réciproquement, entre les

habitants des trois parties de l'ancien continent, est une suite naturelle du profond respect que tous les âges ont eu pour ces livres divins. Et quelle preuve plus grande de l'impossibilité qu'ils aient été altérés, que ce respect même? Ferait-on des changements dans un livre à la conservation duquel on sacrifie sa vie avec joie? Laisserait-on faire ces changements, sans s'en apercevoir dans un livre dont la lecture est l'occupation de tous les jours, l'unique consolation dans les horreurs des plus terribles persécutions, et le soutien des vertus les plus héroïques?

Oh! pour tous ceux qui cherchent la vérité pour la connaître, et non pour la combattre, il est aussi absurde d'imaginer que le Nouveau Testament a été altéré, que de dire que ceux qui l'ont écrit ont pu mentir, ou être mal instruits à l'égard des merveilles qui s'étaient opérées sous leurs yeux. On ne peut s'empêcher de conclure, avec cet auteur dont l'orgueilleuse raison a sans cesse égaré les sentiments, que les faits de Socrate, dont personne ne doute, ne sont pas si bien attestés que ceux de Jésus-Christ. Et, parmi ces derniers, l'ordre de l'univers changé, les morts ressuscitants, les incurables guéris, une éclipse de soleil dans le temps de la pleine lune, ne sont, ni les moins prouvés, ni les moins remarquables. Et quelle manière plus convenable d'apprendre la volonté de Dieu? Comment ne reconnaîtrait-on pas le Créateur de la nature dans Celui à qui elle obéit? « Digitus Dei est hic. »